

**Denis Farley, Aux confins du visible. La Castiglione, Montréal.  
Du 14 novembre au 15 décembre 2018**

Fanny Bieth

Number 112, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91287ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bieth, F. (2019). Review of [Denis Farley, Aux confins du visible. La Castiglione, Montréal. Du 14 novembre au 15 décembre 2018]. *Ciel variable*, (112), 87–88.

le film (sur bobine), bercé par le bruit hypnotique des gestes et des machines... Tandis que le son des percussions monte crescendo... C'est par l'ouïe qu'*Ultramarine* plonge doucement le spectateur dans une dérive réflexive. Tour à tour défilent, sous ses yeux, plusieurs objets d'un passé, parfois lointain, déclencheurs de souvenirs, ceux du poète Kain qui entre en scène au bout de quelques minutes. Et comme par enchantement, à travers son flot de paroles, invitation à un « voyage heuristique » dans le temps,

ressurgissent la langue inconnue (celle des origines africaines) et la « mémoire émouvante de K. ».

Tout droit sortis d'une mappemonde antique, des lieux évoquent l'histoire millénaire de l'Afrique : Égypte, Alexandrie... Et la dispersion de ses peuples vers l'Asie, les Amériques, en traversant l'Atlantique... Puis le batteur Lander Gyselinck entre à son tour en scène, de bleu vêtu, rythmant les mots de Kain qui continue à narrer l'exil qui l'a conduit de Harlem, New York à Harleem

aux Pays-Bas, ce pays d'accueil qui a jadis participé à la traite des esclaves et où subsiste cette triste tradition du grimace des visages en noir<sup>4</sup>, rappelant au passage que nous sommes tous faits d'origines mélangées. Ce « voyage de K. » ressemble en définitive à un auto-portrait, réalisé à travers un collage de mots, d'images et de sons qui tiennent ensemble, portés par le rythme des percussions. Le batteur, en osmose totale avec le poète, fait usage, à un moment de la performance, de chaînes

dont le bruit évoque les bleus de l'âme, les traumas enfouis... Et, soutenu par ce « talking drum » qui réactive sa mémoire, Kain de décliner, dans son récit fleuve, tous les grands K, venant même à détourner le souvenir violent du KKK... Kain décline aussi tous les bleus, ceux de Prusse, du Bangladesh, d'Outremer... Et le bleu Indigo, « Indigo Blues », celui des champs de coton... Ainsi, Meessen, dans cette exploration sonore et visuelle, parvient-il à capter une expérience sensorielle des flux et reflux de la mémoire enchâssée dans le présent.



*Ultramarine*, 2018, installation filmique avec textiles et son, 42 min 46 s, autorisation de l'artiste

- 1 Maude-Emmanuelle Lambert, « Affaire Sir George Williams », *L'Encyclopédie canadienne*, 2016, en ligne : [www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/laffaire-sir-george-williams](http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/laffaire-sir-george-williams)
- 2 Sean Mills, *Contester l'empire. Pensée post-coloniale et militantisme politique à Montréal, 1963–1972*, Montréal, Hurtubise, 2011.
- 3 L'œuvre *Ultramarine* de Vincent Meessen est visible en ligne : <https://ultramarine.film/>
- 4 Jessica Olien, « Aux Pays-Bas, le père Noël n'a pas d'elfes, il a des esclaves », *slate.fr*, le 27 décembre 2011, en ligne : [www.slate.fr/story/48077/Pays-bas-pere-noel-esclaves-racisme](http://www.slate.fr/story/48077/Pays-bas-pere-noel-esclaves-racisme).

**Érika Nimis** est photographe, historienne de l'Afrique, professeure associée au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Elle est l'auteur de trois ouvrages sur l'histoire de la photographie en Afrique de l'Ouest (dont un tiré de sa thèse de doctorat : *Photographes d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba, Paris, Karthala, 2005*). Elle collabore activement à plusieurs revues et a fondé, avec Marian Nur Goni, un blog dédié à la photographie en Afrique : [fotota.hypotheses.org/](http://fotota.hypotheses.org/).

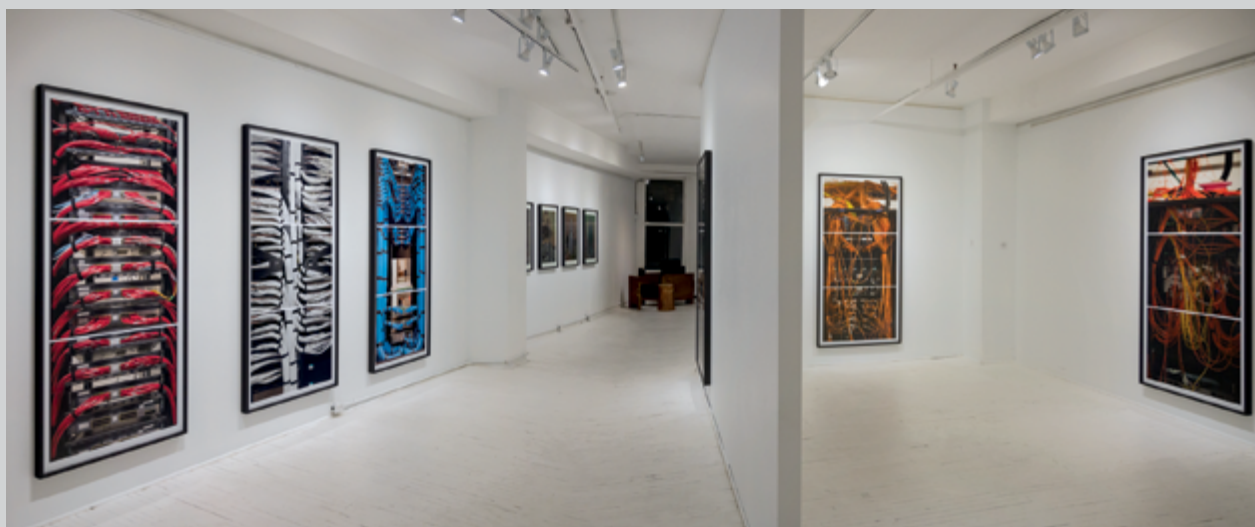
## Denis Farley

**Aux confins du visible. Travaux récents/Recent Work**

La Castiglione, Montréal

Du 14 novembre au 15 décembre 2018

Du 14 novembre au 15 décembre 2018 était présentée, à la galerie La Castiglione, une sélection d'œuvres récentes du photographe montréalais Denis Farley. Issus des séries *Networks* (2013–2018) et *Parallel Networks* (2016–2018), ces clichés s'inscrivent dans la continuité d'une réflexion menée par l'artiste depuis plus de trente ans sur la présence croissante des technologies de l'information et de la communication au sein de notre environnement. En dirigeant son objectif vers les dispositifs soutenant ces réseaux, Denis Farley nous rend attentifs à leur toile de fond technique et nous amène à nuancer les rêves d'émancipation immatérielle qui les accompagnent. La transmission d'informations n'a jamais été aussi facile, rapide et massive. De cette apparente décharge



*Aux confins du visible. Travaux récents/Recent work*, vue de l'exposition à La Castiglione, photo : Denis Farley



Parallel network no.2, 2016, impression jet d'encre, 91 × 81 cm

de toutes contraintes ou limites physiques découle un enchantement technologique qui tend à faire oublier que cette circulation repose sur une vectorialisation matérielle dont les coûts économiques et écologiques sont loin de s'évaporer.

L'exposition s'ouvre sur huit photographies de la série *Networks* donnant à voir les entrelacs de câbles plus ou moins ordonnancés qui composent les réseaux informatiques. Par son exploration des zones de contact qu'est l'arrière des serveurs, le travail de Denis Farley interroge, voire brouille la frontière entre le réel et le virtuel. Il attire notre attention vers la physicalité des appareillages sur lesquels reposent nos aires numériques. Mais surtout, la présence humaine semble, pour sa part, se manifester sur le mode de la trace, de l'absence, voire du fantomatique. Cette impression est

particulièrement saillante dans le cliché *Network blue* (2013) où l'œil attentif saura repérer, dans le reflet de la vitre centrale, trois silhouettes – dont celle du photographe – qui apparaissent ainsi tels des spectres dont la virtualité contraste avec la matérialité presque palpable de l'infrastructure. Le trouble est d'autant plus fort que ces réseaux électriques prennent une allure quasi anatomique dont l'organisation s'apparente à celles des systèmes sanguins et nerveux qui constituent notre organisme. Le renversement, ou *a minima* l'ébranlement, des distinctions entre l'humain et la machine nourrit un imaginaire technologique ancien que l'apparition fortuite du nom de « Frankenstein » dans *Network red* (2013) vient rappeler à la mémoire du spectateur.

Mettant en évidence la matière et la couleur de ces lacis de fils, ces grands

formats semblent osciller entre réalisme documentaire et esthétique abstraite. Chaque œuvre est divisée en trois fractions séparées par des bandes blanches. Si l'impression première est celle d'une photographie unique qui aurait simplement été sectionnée, il s'agit en fait toujours de trois prises de vue bien distinctes. Notre perception, en corrigeant automatiquement ces discontinuités, rend plus difficilement intelligible une fragmentation pourtant effective. Farley donne ainsi une traduction visuelle au discret travail de décomposition-recomposition qui s'opère à l'intérieur même des canaux représentés. En effet, le système d'encodage numérique repose sur un protocole de segmentation du monde sensible en unités standardisées (pensons au pixel) qui, bien qu'échappant la plupart du temps à nos sens, représente un bouleversement ontologique influant sur notre perception du monde.

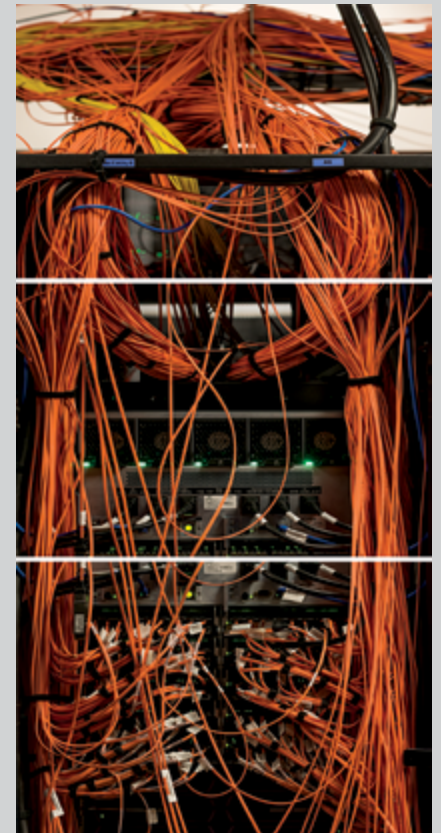
Les clichés de la série *Parallele Networks*, dont quatre étaient montrés à La Castiglione, se focalisent, quant à eux, sur les installations permettant l'émission, la captation ou le relais d'ondes électromagnétiques. Alors que ces dispositifs échappent la plupart du temps à notre attention, ils attirent l'œil et l'objectif du photographe. La série témoigne du rapport concret qui se tisse entre espace urbain et cyberspace, soulignant le fait que le déploiement de réseaux de communication sans fil pose des questions substantielles d'aménagement du territoire. Situés sur les hauteurs de bâtiments d'habitation, religieux, universitaires, industriels ou gouvernementaux, les émetteurs-récepteurs soutiennent des modes relationnels qui bouleversent ceux qu'accueillent traditionnellement les infrastructures auxquelles ils se greffent. L'architecture et la société vibrent sous l'effet de ces antennes-relais. Les effets de solarisation et les dédoublements latéraux paraissent établir une distance avec le réel et faire apparaître le prodige invisible de la circulation des ondes électromagnétiques. Du reste, les technologies de l'information et de la communication semblent avoir hérité du domaine divin – le ciel est inondé de données – et du privilège d'être tout à la fois partout et nulle part.

*Per monstra ad astra.* Cette locution latine qu'employait l'historien de l'art

Aby Warburg pour signifier « la fondamentale et "inquiétante dualité" de tous les faits de culture<sup>1</sup> » s'avère à même d'exprimer l'hésitation entre menace et promesse, chaos et enchantement technologique qui imprègne le travail de Denis Farley. Finalement, depuis les entrailles jusqu'aux hauteurs de ces dispositifs, l'exposition nous place face à l'ancrage pragmatique, voire insipide de nos technologies dans la réalité mondaine, mais aussi devant le mystère, voire le relai du sacré qu'elles peuvent incarner.

<sup>1</sup> Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 286–287.

**Fanny Bieth** est étudiante au doctorat en histoire de l'art à l'UQAM. Ses recherches interrogent, sous un angle éthique et esthétique, les rapports au monde, à l'autre et au temps soutenus par l'expérience photographique et médiatisés par la circulation des images.



Network\_orange-yellow (2), 2017, impression jet d'encre, 196 × 101 cm

## Thomas Kneubühler

### Absence

Patrick Mikhail Gallery

November 10, 2018–January 19, 2019

### Landing Sites

Dazibao

November 15, 2018–January 26, 2019

Thomas Kneubühler has always been concerned with developing new ways of visualizing – and critiquing – power formations and their related infrastructures in the late-capitalist, globalized world. From *Private Property* (2006), in which he aimed to expose the “unseen presence of those who watch,” to *Land Claim* (2014–15), in which he mapped the global interconnections among

resource-extraction multinationals and their concomitant exploitation of First Nations communities in Canada, Kneubühler has been interested in making forms of capitalist and sovereign exploitation, and the technological, logistical, and industrial apparatuses that support them, visible. These are practices and infrastructures that have largely been strategically hidden from